Callac

Déportation. Lucien Le Dantec se souvient

Chaque dernier dimanche d'avril, depuis 1945, est programmée la Journée nationale du souvenir des victimes et héros de la Déportation.

Un devoir de mémoire important pour ce déporté qui souligne : « Il n'est pas permis, en effet, à quiconque de bafouer le souvenir d'hommes, de femmes, d'enfants, arrêtés, malmenés, torturés, morts de faim et de froid, sous les coups ou tragiquement exterminés par la barbarie nazie ».

Déporté à l'âge de 19 ans

Un souvenir qui résonne encore dans la tête de Lucien Dantec, âgé de 91 ans, originaire de Saint-Servais et déporté à l'âge de 19 ans au camp de Buchenwald, après une rafle effectuée dans sa commune natale, par la milice (dont des Bretons ont fait partie) et les Allemands, le 16 mai 1944.

Né à Maël-Pestivien, le 12 février 1925, dans une famille de quatre enfants, il entre dans la Résistance à la sortie de l'adolescence, alors qu'il apprend le métier de tailleur dans l'entreprise familiale. Le 16 mai 1944, à 3 h du matin, le bourg est encerclé et il est contraint avec son papa et tous les hommes de la commune, âgés de 16 à 70 ans, de se rendre à l'école pour y subir un interrogatoire « musclé ».

Dix-neuf jeunes hommes, dont Lucien, sont conduits à Maël-Pestivien, où les miliciens tentent à nouveau d'obtenir des aveux sous les coups et où certains de ses camarades sont décédés dont Louis Le Provost, de Maël-Pestivien. Transférées à Saint-Brieuc, puis après un internement d'une semaine à la caserne de La Pépinière, à Paris, les victimes de la rafle sont dispersées pour être envoyées par wagons en Allemagne où Lucien se retrouve déporté à Buchenwald, où il y est resté environ trois mois, avec des appels interminables, « où il fallait rester debout des heures durant par tous les temps », avant d'être conduit à Weimar, à quelques kilomètres de là, dans un atelier de confection où les conditions de détention sont beaucoup moins dures qu'au camp. La survie s'organise avec ses codétenus de toutes nationalités.

« Combines, petits vols, on réussissait à se nourrir correctement, mais il ne fallait surtout pas se faire prendre, sinon le retour à Buchenwald était assuré et la mort certaine ».

Libéré fin avril 1945 par les troupes américaines, c'est enfin le retour au pays, par Arras, Paris, Callac et Saint-Servais où il a appris que des camarades, Philippe Tanguy, Joseph Guénégou et Arsène Guillossou, ne sont pas revenus de Déportation.